

Finally, in the barn-raising scene at the end of *Amish Adventure*, Smucker weaves all of the threads of this novel together into the kind of powerful resolution that her two previous works have lacked. All of the characters join in a new-found understanding: John Bender, the prodigal son returned, affirms his Amish identity by “swinging his hammer from the centre of the highest rafter: he seemed to be holding the whole structure together” [p. 139]; Pete Moss, forgiven by Ezra and paroled by the courts, will help Ezra in subsequent barn-raising; Ian and Reuben carry nails and hammers together. Rebuilding the barn coincides symbolically with the rebuilding of relationships — between Ezra and John, and Ezra and Pete Moss; with the rebuilding of a healthy farm; and with the rebuilding of Ezra’s faith in life. For Ian, the life of cooperation here has replaced the life of isolation.

Amish Adventure dramatizes a belief in the inherent ability of goodness to overcome and reform evil. As we follow the Adventures of Ian and the Amish people, the orange sign, so obscure at the beginning of the book, becomes clear and meaningful to us.

Cory Bieman Davies, an Assistant Professor of English at Huron College, University of Western Ontario, teaches eighteenth and early nineteenth century literature, and children’s literature.

UN ROMAN HISTORIQUE

Jours de terreur, Barbara Smucker. Trad. de l’anglais par Paule Daveluy. Montréal, Pierre Tisseyre, 1981. 217 pp. 6,95\$ broché. ISBN 2-89051-057-3.

Barbara Smucker est une Mennonite qui vit à Waterloo. A l’aide des épisodes racontés par des Mennonites vivant aujourd’hui au Canada et aux Etats-Unis, elle a écrit un roman intitulé *Jours de terreur*. Elle raconte ces aventures qui sont réellement arrivées, à travers la famille Neufeld dont le nom est fictif. L’histoire se déroule en Russie, dans un village mennonite en 1917 pendant la Révolution. Les Mennonites étaient en Russie depuis cent ans car:

“Un jour, l’impératrice de toutes les Russies Catherine II leur avait proposé: “Venez cultiver les steppes vierges de l’Ukraine. Devenez des modèles pour mes paysans russes. Faites germer le grain pour nourrir mon peuple affamé. On vous laissera vivre en paix.” . . . “Vous pourrez parler Allemand dans vos écoles, dans vos églises et à l’intérieur de votre propre gouvernement et, on vous exemptera pour toujours du service militaire. . . .” (p. 19)

Sous le régime tsariste, les Mennonites vivaient en paix mais voilà qu’en 1917, le parti bolchévique, dirigé par Lénine est sur le point d’accéder au pouvoir.

Les villages mennonites sont en danger car ils ne sont pas disposés à changer leurs croyances. Comme le dit le père Neufeld:

“Notre foi, nous la garderons vivante dans nos demeures, . . . en serrant fermement les poings. Si on nous enlève nos Bibles, nous en redirons les mots de mémoire. Nul ne peut nous voler notre foi. Aucune épée ne peut couper le fil de nos prières silencieuses.” (P. 105)

Barbara Smucker nous fait vivre les jours de terreur par lesquels la famille Neufeld passe pendant cette période. Dans une première partie, elle nous présente la famille: le père, la mère, leurs deux garçons Otto et Peter et leur fille Katya. Elle nous explique leur situation, décrit leurs croyances et nous prépare aux jours de terreur en donnant certains faits historiques.

Dans une deuxième partie, elle nous fait vivre avec les Neufeld les jours où les soldats envahissent les villages mennonites, les détruisent, volent les biens du peuple, mangent leur nourriture, tuent des innocents, les jours où Peter doit se cacher avec sa soeur dans le grenier, tremblant de peur. Elle nous raconte la famine, l'épidémie de typhus qui cause la mort de beaucoup d'entre eux.

Grâce à l'aide des Mennonites d'Amérique du Nord, ils reçoivent de la nourriture, reprennent des forces, du courage, de l'espoir et, dans une troisième et dernière partie, Smucker raconte comment les Mennonites quittent massivement la Russie pour venir vivre au Canada où ils ont le droit de pratiquer librement leur religion.

Barbara Smucker nous fait comprendre que la famille Neufeld est une famille simple, honnête, heureuse. Le père, cultivateur, fier de sa famille, heureux de ce qu'il a accompli, a un but dans la vie, c'est d'élever ses enfants pour en faire de bons Mennonites, croyants. La mère, elle, semble être là pour nourrir et soigner sa famille. Les trois enfants, Otto, Peter et Katya semblent avoir une vie normale jusqu'à ce que la Révolution les atteignent.

Peter n'a que dix ans au début de l'histoire. Il est intelligent, écrit des poèmes, aime dessiner. C'est le personnage le plus important dans le roman. Malgré son jeune âge, il a la responsabilité de sa soeur Katya qui n'a que quatre ans. Il la protège; ils se cachent ensemble dans le grenier lorsque les soldats attaquent leur maison. Il lui parle, la calme, la fait rire et lui apprend même à lire. Katya n'est pas la seule que Peter protège. Plus tard dans l'histoire, lorsque Otto, son grand frère qu'il respecte beaucoup est recherché pour avoir été chef d'une armée, Peter lui sauve la vie. Il le cache, partage ses dernières miettes avec lui, il ment à ses parents, il garde un secret très lourd jusqu'à la fin, il risque même sa vie. Lorsque Otto est renié par ses parents pour avoir utilisé la violence, Peter le remplace, il aide son père à la maison, il transporte les seaux de lait, les bûches pour chauffer la maison.

La force des Mennonites est leur foi en Dieu et leur attachement à leurs racines. L'auteur fait ressortir cette force tout au long du livre et c'est ce qui aide les Mennonites à surmonter la peur, le désespoir, la tristesse. C'est également

ce qui leur donne du courage. Le grand-père de Peter, homme sage, doyen de l'église est là pour rappeler aux membres de son église qu'il ne faut pas désespérer, qu'il ne faut jamais oublier:

"que nos ancêtres furent persécutés à cause de leur foi mais que leur foi ne fut pas détruite." (p. 72)

Ce sont ces passages, ces paroles qui nous font comprendre pourquoi il existe au Canada des villages mennonites.

Barbara Smucker a voulu aussi nous montrer le lien très fort entre Mennonites. Ils s'entraident, ils partagent. Pour ne donner que quelques exemples tirés de l'histoire, la tante Lizzie dont le mari et les enfants ont été tués, est acceptée et soignée par sa soeur, sans hésitation. Les Neufeld n'ont pas beaucoup à manger mais, ils partagent tout de même leur nourriture. Peter partage un de ses repas avec un ami, un autre avec son frère même lorsque la nourriture se fait rare.

Ce roman, destiné aux adolescents est plein de moments touchants. Katya ne peut pas quitter la Russie en même temps que ses parents et son frère: elle a la rougeole. Elle doit prendre le bateau sur l'Atlantique seule pour rejoindre sa famille au Canada. La tante Lizzie meurt sans jamais quitter la Russie. Le grand-père, trop vieux pour être accepté par l'immigration doit dire adieu à sa famille, ses filles et ses petits enfants. Peter perd deux de ses amis, Katya perd sa nourrice.

Les jeunes qui liront ce roman profiteront des valeurs de base que l'auteur fait ressortir, notamment le sens des responsabilités, la non-violence, le lien familial, la tenacité, la persistance, la foi et bien d'autres mais, il y a à mon avis, un écart bien trop grand entre Peter et les jeunes Canadiens pour qu'ils s'identifient à lui, pour qu'ils le comprennent ou pour qu'ils se mettent même à sa place.

L'auteur a un peu négligé le réalisme dans ses personnages. Peter est un être raisonnable, intelligent, capable de risquer sa vie, psychologue, professeur, responsable. En un mot: parfait. Un peu trop parfait. A part Otto qui se joint à l'armée; décision grave pour un Mennonite, pour laquelle il est renié par sa famille; personne ne faute, même pas Katya qui n'a que quatre ans.

Barbara Smucker fournit une bibliographie assez riche pour ceux qui voudraient en savoir plus long sur les Mennonites, leur passé, leurs souvenirs personnels et sur l'histoire de la Russie pendant la période où les Mennonites y vivaient.

En ce qui concerne le niveau de langue, la traduction faite par Paule Daveluy est parfaite pour des jeunes francophones. C'est un roman qui, à mon avis, pourrait être utilisé comme outil pédagogique dans le programme de Sciences Humaines pour faire ressortir, étudier et comparer les valeurs de multiculturalisme avec d'autres communautés en Ontario. Pour les étudiants du pro-

gramme d'immersion, le niveau de langue semble un peu trop recherché, ce qui nécessitera une étude du livre plus dirigée par le professeur.

Louise Lewin enseigne au Collège Glendon, Université York. Elle est coordinatrice du programme de Français Langue Seconde à la Faculté des Sciences de l'éducation.

HOW TO WRITE HISTORY

Battle for the west: fur traders and the birth of western Canada, Daniel Francis. Hurtig, 1982. 224 pp. \$18.95 cloth, \$9.95 paper. ISBN 0-88830-226-6, 0-88830-227-4; *Icelandic settlers in America*, Elva Simundsson. Queenston House, 1981. 168 pp. \$10.95 cloth, \$6.95 paper. ISBN 0-919866-55-7, 0-919866-56-5.

These two books take different approaches to the question of how to write history. Daniel Francis chooses to write a narrative which tells a story covering a long period of time, highlighted by the experiences of individuals caught up in the business of fur. Elva Simundsson chooses episodes from a shorter period of time and she, too, highlights the experiences of individuals. Despite the reservations that some historians have expressed about the value, or even the possibility, of writing narrative history, Francis' book is the more successful of the two.

Francis is not writing specifically for children but this should give no trouble to older children and will be a useful text for that perennial Canadian history topic of the fur trade. To begin with, the book is well written. It moves along briskly over the years from the mid seventeenth century to the late nineteenth and is successful in dealing with the questions of organizing the trade and the motives behind the establishment of the Hudson Bay and North West companies. Because he deals with such large sweeps of time, Francis sometimes has problems with the chronology. In the first chapter, the reader is taken from the early eighteenth century back to the mid seventeenth and forward again to the eighteenth. While the purpose of this structure is plain — establishing the French presence before turning to the English and their future rivalry — the result is less clear. Young history students have a shaky grasp of chronology and may find this structure confusing. Once the rivalry has been established, however, all is plain sailing again.

The *Battle for the west* gives much space to individuals in the trade, but it is not only a history in search of heroes. The leading figures in the exploration of western Canada and in the development of the trade are vividly described. Readers should enjoy, and speculate on, the contrast between sober portraits